

l'armistice au début de l'engagement, il fit continuer la lutte, même au delà de l'heure fixée pour la cessation des hostilités, jusqu'au moment où de nombreux parlementaires autrichiens, envoyés de divers côtés, insistèrent pour la suspension du combat. Il se résigna alors à faire cesser le feu et à renoncer ainsi à un nouveau succès qui semblait assuré.

Les conclusions à tirer de cette étude, au point de vue des marches stratégiques, peuvent être résumées comme il suit :

Les marches ont toujours pour but d'affaiblir ou de détruire l'ennemi.

Elles doivent, en conséquence, prendre pour objectif une position qui sépare ses masses ou qui menace ses communications.

Tout en visant ces résultats, la direction des marches doit être modifiée quand les circonstances l'exigent.

Enfin, les ordres relatifs à ces mouvements doivent, autant que possible, être donnés sans hésitations, ni pertes de temps.

A cet égard, c'est encore l'exploration des divisions de cavalerie qui, seule, peut mettre les chefs d'armée en mesure d'agir avec la promptitude et la décision nécessaires.

III. — Erreurs de direction dans les marches.

Si l'application des principes a maintes fois donné de grands résultats, leur oubli, comme on le voit, a bien souvent conduit les armées à leur perte. Au point de vue de la direction des marches, il ne sera donc pas sans intérêt d'étudier des campagnes dans lesquelles cet oubli a été flagrant, et d'en méditer les conséquences.

Campagne de 1798. — En 1798, le Directoire avait détaché 15 à 16,000 hommes de l'armée de la Cisalpine, dans les États romains. Le général Championnet, qui les com-

mandait, avait dû les disperser pour assurer leur subsistance et surveiller le pays. Il avait ainsi 4 à 5,000 hommes sous le général Casabianca, dans la province d'Ancône ; 2 à 3,000 hommes sous le général Lemoine, vers Terni, sur le versant ouest des Apennins ; 5,000 hommes sous Macdonald, échelonnés sur le Tibre ; enfin une faible réserve à Rome (V. *planche XXX*).

La cour de Naples, poussée par les Anglais, intriguait contre nous. Voyant l'éparpillement de nos forces, elle se décida à commencer les hostilités à la fin de novembre, se contentant, pour toute déclaration de guerre, d'envoyer au général Championnet l'ordre d'évacuer les États pontificaux. En même temps, elle mettait son armée en marche.

Les troupes napolitaines s'élevaient à 60,000 hommes, dont 20,000 répartis dans les places. Le reste, formant l'armée d'opérations, était commandé par le général autrichien Mack, qui voulut profiter de sa supériorité numérique pour envelopper les Français.

Dans ce but, il divisa ses forces en six colonnes :

La 1^{re}, agissant sur le revers des Apennins, le long de l'Adriatique, devait se porter par la route d'Ascoli vers Ancône ;

Les 2^e et 3^e, opérant sur le versant des monts, devaient se lier à la précédente et marcher l'une sur Terni, l'autre sur Magliano ;

La 4^e, la plus forte, constituait le corps principal, sous les ordres de Mack, et se dirigeait par Frascati sur Rome ;

La 5^e, longeant la Méditerranée, était chargée de parcourir les Marais pontins ;

Enfin, un 6^e détachement, embarqué sur l'escadre de Nelson, devait débarquer à Livourne, soulever la Toscane et couper la retraite à nos troupes.

L'armée française communiquait avec la haute Italie par trois routes qui conduisaient :

La première, de Rome à Livourne, par Civita-Vecchia. Elle avait un parcours de 67 lieues.

La deuxième, de Rome à Sienne, par Viterbe, 57 lieues.

La troisième, de Rome à Fano, par Borghetto et Terni, 55 lieues.

Si Mack, profitant du rentrant prononcé que formait dans les États romains la frontière napolitaine, avait débouché de Citta-Ducale sur Terni avec la masse de ses troupes, il se serait trouvé à quatre marches au delà de Rome, menaçant nos communications avec Viterbe, tandis qu'en marchant sur Rome par Frascati avec le gros de ses forces, il n'abordait la frontière qu'à 20 lieues de cette capitale et laissait nos communications entièrement libres, le détachement qu'il dirigeait sur Terni étant trop faible pour inspirer quelque inquiétude.

Championnet, qui était sur ses gardes, ne tarda pas à connaître les directions prises par les différentes colonnes de Mack. Il jugea aussitôt la situation et abandonna Rome pour concentrer son armée entre Civita-Castellana et Citta-Ducale, sur sa principale ligne de retraite. Il laissa deux détachements sur les routes d'Ancône et de Terni, afin d'observer les mouvements de l'ennemi. Ces détachements, bientôt attaqués par les troupes de Mack, les battirent complètement et les rejetèrent dans le royaume de Naples.

Quant à Championnet, il avait pris à Civita-Castellana une forte position d'où les Napolitains ne purent le déloger. Les voyant battre en retraite le lendemain de leur attaque infructueuse, il reprit l'offensive, rentra dans Rome et, les poursuivant dans les États du roi de Naples, résolut d'en faire la conquête.

Mais, commettant à son tour une faute analogue à celle de Mack, il divisa son armée en quatre colonnes séparées par des accidents de terrain qui interdisaient entre elles toute communication. Les difficultés de la marche furent aggravées encore par l'hostilité des populations.

Néanmoins, grâce à la faiblesse de ses adversaires, Championnet réussit (1).

Il n'est pas douteux que l'échec éprouvé par Mack ne fût dû au choix défectueux des objectifs de marche. Malgré la mauvaise qualité de ses troupes, il devait, avec son immense supériorité numérique, obtenir un succès.

Quoique ces opérations pussent être considérées comme secondaires au point de vue des effectifs, Napoléon a cru devoir porter son attention sur les directions de marche et les apprécier en ces termes :

« La conduite du général Mack aurait été bonne avec
« des troupes autrichiennes ; car, que pouvait-il faire de
« plus que de mettre ses soldats aux mains avec des sol-
« dats français, lorsqu'ils étaient au nombre de deux ou
« trois contre un ? Mais les Napolitains n'étaient pas des
« troupes exercées ; il n'eût jamais dû les employer à des
« attaques, mais faire une guerre de position qui obligeât
« les Français à attaquer. Les militaires sont fort partagés
« sur la question, s'il y a plus d'avantage à faire ou à re-
« cevoir une attaque. Cette question n'est pas douteuse
« lorsque, d'un côté, sont des troupes aguerries, manœu-
« vrières, ayant peu d'artillerie, et que de l'autre est une
« armée beaucoup plus nombreuse, ayant à sa suite beau-
« coup d'artillerie, mais dont les officiers et les soldats
« sont peu aguerris.

« Si, le jour même du commencement des hostilités,
« Mack se fût trouvé à Citta-Ducale avec 40,000 hommes ;
« que, le soir, il fût arrivé à Terni ; que, le lendemain, il
« eût fait une marche sur Rome, occupant le port de Bor-
« ghetto et une bonne position, comment les Français
« auraient-ils pu, avec 9,000 hommes et 12 pièces de
« canon, y forcer une armée cinq fois plus nombreuse,
« ayant 60 bouches à feu et déjà couverte de retranche-

(1) Général Pierron.

« ments? Cependant ils y auraient été contraints pour
« s'ouvrir une retraite. »

Plus loin, l'Empereur apprécie en ces termes la marche de Championnet, de Rome sur Naples :

« Il eût été préférable, sans doute, de ne pas entrer
« dans le royaume de Naples, et de profiter de la conster-
« nation de l'ennemi pour lui faire signer la paix et le
« détacher momentanément de la coalition. Mais voulant
« se porter sur Naples, on devait le faire rapidement.
« 30,000 hommes n'étaient que tout juste ce qui était né-
« cessaire. Il ne fallait donc pas marcher par quatre direc-
« tions éloignées l'une de l'autre, séparées par des mon-
« tagnes, des rivières, et des populations mal disposées.
« Un corps de 30,000 hommes doit toujours rester uni.
« C'est la force d'une armée consulaire; les Romains la
« campaient toutes les nuits dans un carré de 330 toises
« de côté. Au lieu de quatre lignes d'opérations, il n'en
« fallait qu'une, celle de Rome à Isola et Capoue (1). »

Conclusion. — L'enseignement à tirer de cette campagne est analogue aux précédents. Quand une armée peut disposer de plusieurs directions de marche, elle doit toujours prendre celle qui menace le plus directement les communications de l'ennemi. Si l'une d'elles offre des avantages particuliers et permet d'espérer un résultat décisif dans un très court délai, son emploi est tout indiqué.

Les moyens de se porter sur les communications de l'adversaire, par un choix judicieux des directions de marche, varient suivant les circonstances, et, dans chaque cas, c'est au commandant en chef à discerner celles qui répondent le mieux aux exigences de la situation.

En 1866, malgré une grande supériorité numérique,

(1) *Correspondance militaire de Napoléon I^{er}*, t. X, p. 206, 208, 209.

l'armée italienne s'est fait battre à Custozza, pour avoir négligé les principes d'après lesquels les marches stratégiques doivent être habituellement dirigées.

2^o Campagne de 1866 en Italie. — On a vu précédemment, dans l'étude sur les projets d'opérations, quelles étaient, en 1866, avant l'ouverture des hostilités, les positions respectives des armées italiennes et autrichiennes. On a déjà dit que les Italiens avaient adopté deux directions de marche : l'une pour l'armée du roi, qui, partant de la Lombardie, devait se porter sur Vérone; l'autre, pour l'armée du général Cialdini, qui, partant du Pô inférieur, devait opérer dans le Frioul.

Les mouvements commencèrent vers le milieu du mois de juin : les 1^{er}, 2^e et 3^e corps italiens se portèrent de Lodi, Crémone et Plaisance sur la Chiese, entre le lac de Garde et le Pô; le 4^e corps s'avança vers le Pô inférieur et prit position à hauteur de Ferrare avec cinq divisions en première ligne et trois en réserve.

Quelques jours après, le 20 juin, la guerre était déclarée. L'armée du roi, forte de trois corps, s'avança de la Chiese sur le Mincio, et s'étendit de Peschiera à Mantoue, sur un front de 35 kilomètres.

A la date du 23, les deux armées commencèrent leurs marches d'opérations.

L'archiduc Albert, conformément à l'un des principes élémentaires de la guerre, concentra d'abord ses forces autour de Vérone. Puis, pour être renseigné sur les mouvements de l'ennemi, tout en lui déroband les siens, il établit un service d'exploration et de sûreté, aussi actif que rigoureux. Il prescrivit à sa cavalerie d'être constamment en contact avec les patrouilles italiennes, de faire des prisonniers, de fournir des rapports continuels, d'interdire le passage sur les routes qui conduisaient en Italie. Réduit à la défensive, il tint à la rendre aussi active que possible, et, dès le 23, il passa l'Adige, tandis que le roi, de son

côté, franchissait le Mincio. A ce moment déjà, on savait que Cialdini était arrêté sur le Pô inférieur par des inondations, et que toute jonction avec l'armée du roi était impossible. L'archiduc se décida alors à prendre position entre Rocca (di Palazziolo), Zerbare et Somma-Campagna (V. *planche XXXI*).

Ainsi placé sur les hauteurs de la rive gauche du Tione, il pouvait prendre en flanc l'armée du roi et menacer ses communications avec Valeggio et Goïto, si elle marchait sur Vérone. Si, au contraire, elle cherchait à se porter du côté de Mantoue, il la prenait à revers.

L'archiduc aurait pu aussi s'établir entre le roi et Cialdini, pour rendre leur séparation plus complète et opérer sur une ligne intérieure; mais, en agissant ainsi, il découvrait ses propres communications et s'exposait à les perdre.

Pendant que l'armée autrichienne prenait ces dispositions, le roi, trop confiant dans sa supériorité numérique et mal renseigné sur l'ennemi, qu'il croyait en position défensive derrière l'Adige, fit passer, le 23, le Mincio à ses troupes dans l'ordre suivant :

Le 1^{er} corps se dirigea de Mozembarco sur Castelnovo et Sona.

Le 3^e de Goïto sur Somma-Campagna et Villafranca.

Le 2^e laissa deux divisions en réserve à Goïto, et en envoya deux à Borgo-Forte pour observer Mantoue.

Ces combinaisons amenèrent la bataille de Custozza. Il n'y a pas lieu d'étudier, à propos des marches, les détails de cette rencontre; mais il peut être utile de s'arrêter un instant sur les directions et les objectifs de marche adoptés par les deux adversaires.

Considérations. — La situation était tout entière à l'avantage des Autrichiens. Les Italiens avaient déjà violé le principe de la concentration des forces avant le combat. Ils avaient laissé un corps en arrière; l'armée de Cialdini

allait leur être inutile; enfin, le jour de la bataille, deux de leurs divisions devaient se trouver immobilisées; en sorte qu'ils n'allaient pouvoir mettre en action au point décisif que six divisions sur dix-sept.

Les Autrichiens, au contraire, avaient toutes leurs forces rassemblées, et ils occupaient sur les hauteurs une position qui devait menacer le flanc des colonnes italiennes, dès qu'elles se mettraient en marche. Ils avaient pour objectif les communications de l'adversaire, tandis que celui-ci dirigeait ses colonnes droit sur leur position, qu'il savait cependant très forte.

Les conséquences de ces dispositions pouvaient donc être prévues d'avance.

Sans s'y arrêter, on peut au moins se demander quelles auraient dû être les combinaisons de l'armée italienne.

Deux questions se présentaient d'abord :

1^o Quelle était la ligne de communication de l'armée autrichienne?

2^o Quel était le moyen de s'en emparer ou de la menacer?

La réponse à la première question était simple. Les Autrichiens avaient deux lignes de communications : une par le Tyrol, l'autre par le Frioul. La première était la plus longue, la plus difficile et la moins abondante en ressources. La seconde était la plus importante. Elle conduisait au cœur de la monarchie autrichienne; c'était elle que les Prussiens avaient indiquée comme le véritable objectif de marche. C'était donc celle qu'il s'agissait de saisir; c'était le but qui s'imposait aux opérations de l'armée italienne.

L'objectif étant déterminé, la direction des marches en résultait naturellement. Elle partait du Pô inférieur et suivait la route directe de Vérone à Vienne par Vicence. Pour avoir le temps de déboucher des rives du Pô sur celles de l'Adige, il était indispensable de maintenir les forces ennemies autour de Vérone. Dans ce but, une

démonstration sur le Mincio était nécessaire. Il suffisait pour cela de montrer des têtes de colonnes sur les points de passage de ce cours d'eau, pendant que les corps d'armée, obliquant à droite, auraient passé le Pô à Guastalla, hors des vues de la garnison de Mantoue. Une fois sur la rive droite, l'armée italienne établissait sa ligne de communications sur Bologne et Florence; puis, franchissant de nouveau le Pô, dans la partie inférieure de son cours, elle se portait rapidement sur Rovigo et Vicence (1).

Assurément, l'opération présentait des difficultés; mais elle était rationnelle, et, faite en masse, elle permettait d'espérer de grands résultats.

Ce projet, du reste, était celui du général Cialdini, et il était d'accord avec la combinaison que le général de Moltke avait conseillée. Mais il avait à lutter contre la divergence de vues qui existait depuis longtemps à ce sujet dans l'armée italienne.

Les généraux les plus influents, La Marmora et Cialdini, émettaient ouvertement des avis opposés. Déjà, depuis 1860, en prévision d'une guerre contre l'Autriche, leurs idées personnelles avaient fait école et étaient chaudement défendues par leurs partisans. Le premier voulait attaquer le quadrilatère par le Mincio, le second voulait le tourner par le Pô inférieur.

Le plan d'opérations adopté en 1866 semble avoir été un compromis entre ces deux opinions.

Les réflexions suivantes montrent où en était la question au moment de la déclaration de guerre :

« Suivant les uns, la principale attaque aurait dû être
« menée contre la communication principale de l'ennemi,
« la route du Frioul, la ligne Vérone-Vicence, en prenant
« Rovigo d'abord, puis Padoue et les monts Enganei,
« comme objectifs. Une partie de l'armée eût attiré l'ad-

(1) Général Pierron.

« versaire le long de la Polésine, par des démonstrations
« soit sur le Mincio, soit entre Guastalla et Brescello sur
« le Pô, tandis que le gros de l'armée aurait franchi le Pô
« un peu au-dessous des Valli grandi Véronési, ou plus
« à droite entre Pontelagoscuro et Francolinetto. On eût
« ensuite assiégé Rovigo et ses tours; puis, d'après les
« mouvements de l'ennemi, on se serait renforcé dans la
« Polésine, pour passer l'Adige, ou bien on aurait marché
« sur Padoue, en bloquant Legnago à gauche, en même
« temps que la flotte aurait occupé à droite les défenseurs
« de Venise (1). »

L'auteur, revenant plus loin sur le même sujet, développe en ces termes l'opinion du général Cialdini :

« En s'avancant par le bas Pô, Mantoue, Legnago, Pes-
« chiera se trouveraient prises à revers, et une bataille
« gagnée près de Padoue ou de Vicence enlèverait aux
« Autrichiens leur principale communication avec l'Em-
« pire et les obligerait à s'enfermer dans Vérone, plus
« facile à attaquer par l'est que par l'ouest...

« Ce dissentiment entre les généraux italiens sur le
« mode le plus convenable de conduire une guerre en
« Vénétie se manifesta dès 1860, quand le général La
« Marmora ayant quitté le ministère de la guerre, son
« successeur le général Fanti, écarta immédiatement le
« projet de fortifier Crémone et Lonato, et montra une
« grande propension à transporter sur le Pô inférieur le
« centre de gravité de la défense de l'Italie.

« Rien ne fut cependant décidé, ni dans un sens, ni
« dans l'autre, ni par le général Fanti, ni par les ministres
« qui vinrent après lui.

« La diversité de vues, manifestée par les deux gé-
« raux que l'opinion, après la mort du général Fanti
« (1865), désignait comme les chefs les plus probables

(1) Commandant Lemoyne, *Campagne de 1866 en Italie*.